5

LES

CONTRIBUTIONS

INDIRECTES

POISSY, — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LES

CONTRIBUTIONS

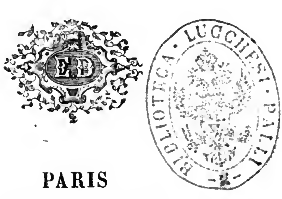
INDIRECTES

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. HENRI THIÉRY

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le theâtre des Variétés,
le 17 juillet 1865.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1865



PERSONNAGES

CASOAR, avocat, quarante-cinq ans..........	MM.	Ch. Potier.
FLORESTAN, son filleul....................		Hittemans.
BEAUFUMÉ, son ami.......................		Deltombe.
BÉATRIX..................................	Mlles	Silly.
Madame DUCROISY........................		De Géraudon.
Madame EDMOND, concierge................	Mme	Pélagie Colbrun.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

LES

CONTRIBUTIONS INDIRECTES

La scène représente un cabinet de travail élégamment meublé chez M. Casoar, avocat à Paris, 9. Porte au fond ; autre porte à gauche, deuxième plan. — Bibliothèques et cartonniers de chaque côté de la porte du fond. — A gauche, premier plan, une cheminée. — Devant cette cheminée, un canapé et une chaise. A droite, sur le devant, un bureau dont la face est tournée du côté du public. — Devant le bureau, un fauteuil. — Au fond, à droite de la porte, un guéridon. — Au deuxième plan, à droite, une fenêtre. — Fauteuils, chaises, tableaux.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME EDMOND, puis CASOAR.

MADAME EDMOND, allumant le feu.

Monsieur peut se lever quand il voudra, son feu est allumé.

CASOAR, en dehors.

Un bon feu, n'est-ce pas? trois bûches, madame Edmond.

MADAME EDMOND.

Trois bûches, monsieur Casoar, oui. (A part.) Et moi qui allais en mettre quatre, la quatrième, ça sera pour la conserve de mon hiver. (Elle la porte dehors.) Edmond, mon époux, trouve qu'il fait froid à la loge; voyons, mettons de l'ordre ici, je n'aime pas à voir traîner les choses! (Elle vide un sac de sucre dans un sucrier sur la cheminée.) C'est pas ma faute si le sucrier est trop petit. (Roulement de tambour.) Ah! ce doit être Edmond! (Allant à la fenêtre) Oui, c'est lui, dans l'uniforme de M. Casoar! C'est gentil de la part de M. Casoar de lui faire

monter la garde à sa place. C'est toujours cent sous de trouvés de temps en temps!... c'est pas pour dire, mais c'est un joli homme que mon homme! Pauvre chou? il n'a qu'un seul vice! qu'un seul? c'est d'être un peu soiffard! à part ça, je suis la plus fortunée des épouses du quartier! Oh! je vois aussi M. Beaufumé, l'ami de Monsieur.

CASOAR, en criant dehors.

Madame Edmond! madame Edmond! Sapristi! madame Edmond!

MADAME EDMOND.

Eh bien, après, quoiqu'il y'a?

CASOAR, entrant par la droite, en robe de chambre. *

Comment, qu'est-ce qu'il y a? Il y a une fenêtre ouverte.. il y a moi qui m'enrhûme.

MADAME EDMOND.

Ah!

CASOAR.

Comment, ah! voulez-vous bien vite refermer ça?

MADAME EDMOND.

Je regardais passer Edmond.

CASOAR.

Je comprends votre tendresse conjugale pour Edmond, mais, alors, faites-moi le plaisir d'aller en bas contempler Edmond.

(Il s'assied sur le canapé.)

MADAME EDMOND, fermant la fenêtre.

Ça sera comme Monsieur voudra; Monsieur n'a plus besoin de rien? Je m'en vas; la note de Monsieur est avec ses lettres.

(Elle lui donne des papiers qu'elle prend sur le bureau.)

CASOAR.

Donnez. (Il ouvre une lettre et met les autres papiers sur la cheminée.) Un mot de mon architecte, qui me donne rendez-vous pour me parler de mon petit chalet du Vésinet. C'est bien. (Regardant une autre lettre.) Ah! le timbre d'Évreux. C'est de

* Casoar, madame Edmond.

Riboulot, le père de Florestan, mon filleul. Pauvre Riboulot! encore un martyr celui-là, qui s'est marié, il y a vingt-cinq ans... pour s'embarrasser d'une femme, d'un fils!...

(Il a remis la lettre sur la cheminée, sans l'ouvrir.)

MADAME EDMOND, s'approchant.

Monsieur.

CASOAR.

Vous n'étes pas encore partie?

MADAME EDMOND.

C'est que j'ai oublié de porter les cent sous de garde sur la note.

CASOAR.

Je les ajouterai!

MADAME EDMOND.

Ah! Monsieur, vous êtes notre providence! quand nous aurons le malheur de vous perdre, nous irons avec Edmond vous apporter un pot de fleurs de temps en temps!

CASOAR, fâché.

Madame Edmond!

MADAME EDMOND.

Ne vous fâchez pas, Monsieur, je dis ça! mais, en attendant, vivez le plus que vous pourrez, pour vous d'abord, et pour nous surtout.

CASOAR.

C'est bien!

MADAME EDMOND.

Et maintenant, je m'en vas brosser vos habits...

CASOAR.

Air : *Je m'en souviens, à son heure dernière.* (*Hussard de Felsheim.*)

Et, là-dessus, ayez donc l'obligeance
D'aller là-bas voir un peu si j'y suis;
Mettez vos soins et votre intelligence
A bien brosser là-bas tous mes habits.

MADAME EDMOND.

Dans mon service, exempte de reproches,
Nul mieux que moi ne saurait vous soigner.

(A part.)

De ses habits je soulag'rai les poches!
Je n'aime pas à laisser rien traîner!

REPRISE ENSEMBLE.

CASOAR.

Et, là-dessus, ayez donc l'obligeance, etc.

MADAME EDMOND.

Comptez, monsieur, sur mon obéissance,
Tous vos désirs par moi seront remplis;
J' mettrai mes soins et mon intelligence
A bien brosser là-bas tous vos habits.

(Madame Edmond sort par la gauche. — Beaufumé entre par le fond.

SCÈNE II

CASOAR, BEAUFUMÉ, en garde national.

BEAUFUMÉ, gaîment.

Plan ran! plan! Qui vive!... 7e compagnie, quand il vous plaira! Marche!...

CASOAR, se levant.

Tiens, Beaufumé!

BEAUFUMÉ.

Moi-même, cher ami!

CASOAR.

Tu montes ta garde! il paraît!

BEAUFUMÉ.

Tu le vois! (Chantant.) Garde national en brillant uniforme, moitié soldat et moitié citoyen!

CASOAR.

Bravo! Toujours de bonne humeur, ce Beaufumé... C'est gentil de la part d'un militaire!

BEAUFUMÉ.

Militaire? mon Dieu ! oui, je paie ma dette à la patrie.

CASOAR.

Ta dette? tu lui avais donc emprunté quelque chose à ta patrie ? Brave Beaufumé, bon père, bon époux, bon garde national..,

BEAUFUMÉ.

Je m'en vante.

CASOAR.

Eh bien ! moi, je me suis exempté de tout cela, et c'est mon portier qui monte ma garde. Je me chauffe les pieds, pendant que tu vas reconnaître trouille, et je n'ai pas peur d'avoir une garde hors tour, quand je vais voir un ami.

BEAUFUMÉ.

J'ai le temps; d'ailleurs, ma visite a un but, je viens t'inviter à dîner ce soir.à la maison.

(Il s'assied près du bureau.)

CASOAR.

Volontiers! à condition que tu dîneras avec ton harnais!

(Il rit.)

BEAUFUMÉ.

Il ne s'git pas de plaisanter; madame Beaufumé et moi, nous voulons te faire trouver avec une femme charmante.

CASOAR, se frottant les mains.

Très-bien !

(Il s'assied près de Beaufumé.)

BEAUFUMÉ.

Une jeune veuve, une amie, et ma femme s'estmis en tête de vous faire faire connaissance.

CASOAR, intrigué.

Ah! et pourquoi?

BEAUFUMÉ.

Dame! peut-être lui conviendras-tu?... nous lui avons parlé de toi avantageusement; nous avons exprès oublié de lui parler de ton âge... c'est aimable!... et peut-être qu'en voyant la jolie veuve tu finiras par céder.

CASOAR, se montrant et se levant.

Ah! çà, tu as donc du sang de M. de Foy sous ta tunique de garde national?... Tu ne te rappelles donc pas ce que je t'ai dit une fois pour toutes?... vivre à ma guise, et dépenser mon argent comme je l'entends, sans être obligé de doter une fille, de mettre un fils au collége, n'être pas, grâce à cela, tiraillé par tous ces fils d'araignée où se prennent votre repos et votre bourse!... voilà le moyen d'être heureux quand on a quarante-cinq ans et quinze mille livres de rente!

AIR : *Les cinq codes que je me flatte.*

Sachant braver, en homme sage,
Les lois de la société,
Je me sauve du mariage,
Comme de la paternité!
L'indépendance est ma devise,
Et, malgré tes sommations,
Ferme comme un roc, je méprise,
Mon cher, ces contributions!
Je n'acquitte pas et méprise,
Mon cher, ces contributions!

BEAUFUMÉ, se levant.

Des contributions directes? soit! mais les contributions indirectes!... tu les oublies, toi!

CASOAR.

Les contributions indirectes! qu'est-ce que c'est que ça?

BEAUFUMÉ.

Ça, c'est l'impôt, que le monde fait payer aux gens qui, comme toi, refusent d'acquitter les autres. C'est la vengeance de la société; et ces contributions-là sont aussi onéreuses et moins profitables que les premières.

CASOAR.

Ah! voilà qui est bon! Moi! avoir une maison, un domestique qui m'espionne, qui me coûte mille écus et appelle ma maison une barraque! Pas si bête!... j'ai une femme de ménage, ma portière... (Remontant à droite *.) Tu

* Beaufumé Casoar.

vois comme tout est propre et soigné! 15 francs par mois, 15 francs! à huit heures, elle fait mes bottes, à minuit elle fait ma couverture;... 15 francs!

BEAUFUMÉ, qui s'est assis sur le canapé.

15 francs?

CASOAR.

Certainement, 15 francs! tiens voilà ma note, regarde plutôt. (Il désigne un papier sur la cheminée.) Ma maison, voilà ce que ça me coûte.

BEAUFUMÉ, se levant et prenant la note qu'il parcourt.

Mais la note monte à 56 francs! (Lisant.) « Avoir réveillé » monsieur à six heures du matin, 50 centimes; avoir at- » tendu monsieur jusqu'à minuit, 50 centimes; un savon, » 50 centimes. — Pas cher. — La course chez le parfumeur. » 1 franc : ça augmente le savon; avoir recousu un bouton » au gilet de monsieur, 50 centimes, un idem au panta- » lon... »

CASOAR, vexé.

50 centimes, c'est entendu.

BEAUFUMÉ.

Non, 75 centimes.

CASOAR.

Oh! dame, oui! c'est au pantalon...

BEAUFUMÉ, lui rendant la note.

Total, 56 francs de contributions indirectes. Tu ne veux pas être père, tu es parrain. — Contribution indirecte. — Tu n'es pas marié, mais l'encens que tu brûles sur l'autel de ces dames... contribution indirecte : et les bouquets, et les gants! fais l'addition et tu verras.

CASOAR.

Tu vas me prouver aussi que tu fais mieux de monter la garde?

BEAUFUMÉ.

Certainement... mieux que toi, qui, pour ne pas payer ce petit impôt, as déménagé six fois, paie à ton portier, à ton tambour, vas au conseil de discipline...

CASOAR.

Et les rhumes qu'on attrape au poste?

BEAUFUMÉ.

Et celui que tu as attrapé au conseil de discipline! sans

compter que, pour te guérir, on t'a envoyé vingt-quatre heures aux haricots.

CASOAR, vexé.

Eh bien! oui! j'aime ce légume!... chacun son goût. Je suis réglé comme un chronomètre. J'ai un budget comme un gouvernement, 15,000 francs pour la ville, 3 pour la campagne et 2 pour les voyages... ni plus, ni moins... et...

BEAUFUMÉ.

Et voilà trois ans que tu n'as pas été à la campagne... et trois ans que tu dois toujours aller visiter l'Italie.

CASOAR.

Ah! c'est différent.

BEAUFUMÉ.

Certainement.

CASOAR.

Non, je dis... c'est différent, c'est un cas particulier, ces trois dernières années... Florestan et Béatrix...

BEAUFUMÉ.

Florestan, ton filleul, pour qui il a fallu payer les inscriptions de droit et la thèse... et le diable... quant à Béatrix, que tu as enlevée, comme don Juan, à un comptoir de marchand de nouveautés...

CASOAR.

D'abord, Béatrix... je ne la connais plus... voilà trois mois que je ne l'ai vue.

BEAUFUMÉ.

Ce n'est donc pas le jour du terme aujourd'hui?

CASOAR.

Non, c'est fini, enterré! Je lui ai acheté un fonds de marchande de modes.

BEAUFUMÉ.

Dix mille francs... Je sais.

CASOAR, se récriant.

Dix mille francs?... Oh!... (D'un ton naturel.) Oui, dix mille francs, mais c'était un sacrifice à faire une fois pour toutes.. j'en suis quitte pour faire des économies. Ah! les économies, voilà ce que tu ne peux pas faire, tandis que moi!... (Il passe à gauche et, tout en parlant, ôte sa robe de chambre, met son habit et

prend son chapeau*.) Tiens, regarde-moi, voici l'heure de déjeuner, je passe mon habit, je prends mon chapeau et je vais au café. Un petit pain, un rond de beure, une tasse de chocolat, des journaux et des égards... vingt sous et vingt deux, en comptant le garçon... qu'est-ce que tu dis de ça, mon bonhomme?

(Béatrix entre par le fond et entend les derniers mots.)

SCÈNE III

LES MÊMES, BÉATRIX.

BÉATRIX**.

Je dis que vous demeurez diablement haut? ouf!...

CASOAR.

Béatrix!...

BEAUFUMÉ, souriant.

Je croyais que c'était fini...

(Il s'assied devant le bureau.)

BÉATRIX, allant s'asseoir sur le canapé et saluant Beaufumé***.

Monsieur le garde national .. (A Casoar.) Vous pouvez vous vanter d'avoir un escalier joliment raide!...

CASOAR.

Pourquoi cette visite?... (A Beaufumé, lui indiquant le bureau.) Il y a un journal là.

BÉATRIX.

Vous allez le savoir, cher ami... J'abandonne le commerce!

CASOAR.

Bah!

* Casoar, Beaufumé.
* Casoar, Béatrix, Beaufumé.
** Béatrix, Casoar, Beaufumé.

BÉATRIX.

Oui, la vente n'allait pas et ça me fendait le cœur de vous voir venir à chaque instant à mon secours...

CASOAR, bas à Béatrix.

Taisez-vous donc!... (Haut, à Beaufumé.) Lis donc le journal.

BÉATRIX.

J'ai vendu mon fonds dix huit cent francs, juste le prix du cachemire que vous m'avez promis! ça vous évitera la peine de me l'acheter... (Se levant et passant au milieu*.) Et j'ai résolu d'entrer dans un café chantant. Il y a de ces dames qui gagnent cent mille francs par an, sans que ça paraisse... ça vaut mieux que la lingerie!

CASOAR.

Je crois bien.

BÉATRIX.

AIR : *de la Gardeuse d'ours.*

Tout le monde vous porte envie!
On vous salu' de d'ssus l'boul'vard,
On fait votre biographie,
Comm' Rigolboche et Léotard!
Ainsi, l'on récolte à la ronde
L'argent, les bravos et l'honneur,
Et l'on va chez les femm's du monde
Leur apprendre l'air du sapeur!
Tra la la ou!...

Qu'est-ce que vous dites de ça, hein?

(Elle tape sur le ventre de Casoar.)

CASOAR.

Je dis que vous êtes pleine de distinction.

BÉATRIX.

Parbleu! je le sais bien... en attendant, je débute ce soir,

* Casoar, Béatrix, Beaufumé.

dans *la Vénus aux Carottes*, chansonnette légère... et j'ai compté sur vous.

CASOAR.

Certainement ! Et j'irai dans une stalle.

BÉATRIX.

Non pas ! j'ai pris trois loges en votre nom. Trente francs seulement.

CASOAR.

Trente francs, trois loges... ce n'est pas cher !

BEAUFUMÉ.

Non, trente francs par loge... ça fait quatre vingt dix francs.

CASOAR.

Ah !... quatre vingt dix?

BÉATRIX.

Je ne sais pas, mais il faut aller payer avant midi; sans cela, vous ne pourriez applaudir votre Béatrix.

CASOAR.

Alors, j'y vais...

BÉATRIX.

Ah! vous n'oublierez pas le bouquet.

CASOAR.

Comment ! quel bouquet?

BÉATRIX.

Oui, pour me le jeter quand on demandera bis !... Ca fera bien, et ça vexera les camarades !...

CASOAR.

Eh bien ! c'est convenu, vous aurez votre bouquet... un joli petit bouquet de violettes.

BÉATRIX.

Non... Un gros bouquet?

CASOAR.

Un bouquet monstre.

BEAUFUMÉ, se levant.

Un bouquet de cinquante francs... quatre-vingt-dix et cinquante, cent quarante.

BÉATRIX, à part.

Il m'a comprise, le garde-national. (Haut à Casoar.) Ah! Casoar, vous êtes charmant comme un petit chien vert et, pour vous récompenser, tout à l'heure après ma répétition, je viendrai déjeuner avec vous!... ça ne vous dérange pas?...

CASOAR, gêné.

Oh! du tout, du tout.

BÉATRIX.

Un petit déjeuner tout simple, comme le dernier... un perdreau, une bécasse et des truffes sous la serviette, avec du petit blanc... du sauterne... et, au dessert, je vous chanterai ma chanson de début, *la Vénus aux Carottes.*

BEAUFUMÉ.

Au dessert... mais je n'y serai pas, moi.

BÉATRIX.

Eh bien! je vais vous la chanter tout de suite.

Air nouveau de M. BLAQUIÈRE.

PREMIER COUPLET.

Autr'fois, j'étais un gentil p'tit trognon,
Lorsqu'à la Hall' je tirais ma charrette,
Lorsque j' criais : Légum's, navets, oignon,
Cresson d' fontain', verdure et verdurette!
J'avais des ch'veux d'un roug' comm' l'acajou;
Les amoureux m' suivaient toujours par flottes,
Et l'on m'avait ainsi nommé' partout :
La bell' Vénus! la Vénus aux Carottes!

DEUXIÈME COUPLET.

Un beau matin, j'abandonnai l' quartier,
Afin d' soigner ma p'tit' santé malade;
Au lieu de mettr' d' la salade au panier,
Je m' mis dedans un panier à salade.
Dès que j' parus sur l' turf on m'acclama,
Et j' fis maigrir de rag' tout's les cocottes,
Quand tout le sport, en me voyant, cria :
Viv' la Vénus! la Vénus aux Carottes!

(Parlé.)

Troisième couplet... moralité de la chose.

CASOAR.

C'est moral tout le temps.

BÉATRIX.

TROISIÈME COUPLET.

Les p'tits cadeaux entretiennent, dit-on,
L'amitié dans beaucoup de ménages;
J'ai l' cœur sensible, et, d'après ce dicton,
De mes amis j'acceptai les hommages.
Mais ces messieurs auxquels, par amitié,
J'avais confié le soin d' payer mes notes,
Ne m'ont-y pas nommé', ça fait pitié,
La bell' Vénus, la Vénus aux Carottes!

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV

CASOAR, BEAUFUMÉ.

CASOAR.

Je le répète : pleine de distinction!... qu'est-ce qu'elle m'a dit pour déjeuner?... un perdreau, une bécasse...

BEAUFUMÉ, riant.

Total, vingt sous... vingt-deux sous, en comptant le garçon.

CASOAR, furieux.

Total, vingt sous!... Total, vingt sous!... Eh bien!... quoi?... un déjeuner une fois par hasard... (Appelant.) Madame Edmond?...

BEAUFUMÉ.

Enfin, tu fais ce que tu veux, je ne te parlerai plus de madame Ducroisy.

CASOAR.

Et tu auras raison! d'ailleurs, afin de ne pas me rencontrer avec elle, je ne dînerai pas ce soir chez toi!...

BEAUFUMÉ.

A ton aise!... Tu expliqueras cela à ma femme tout à l'heure, car, j'avais oublié de te le dire, ma femme va venir dans la journée te rendre visite; elle s'occupe d'une loterie de bienfaisance, et va partout quêter pour ses pauvres!...

CASOAR.

Et tu as pensé à moi... je te remercie... Elle sera la bien venue. (Regardant sa montre.) Diable! Il faut que je sorte! j'ai rendez-vous avec mon architecte. (Appelant.) Madame Edmond?

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME EDMOND.

MADAME EDMOND, entrant par la gauche avec un pantalon qu'elle coud *.

Me voilà, Monsieur, j'étais en train de vous recoudre un bouton.

BEAUFUMÉ, riant.

Ah! bien, un bouton de soixante-quinze centimes.

(Madame Edmond rejette le pantalon dans la chambre.)

CASOAR, qui a écrit, lui remet une note.

Madame Edmond, faites-moi le plaisir d'aller chez Potel et Chabot; vous lui remettrez ceci.

MADAME EDMOND.

Bon!

CASOAR.

Et dressez ici une table et deux couverts; je reviens dans l'instant... vous avez compris?

* Madame Edmond, Casoar, Beaufumé.

MADAME EDMOND.

Oui, Monsieur.

CASOAR, à Beaufumé.

Partons : grenadier, par flanc droit, marche!

ENSEMBLE.

AIR : *du Châlet.*

Quand le tambour nous appelle,
A sa voix courons gaîment;
Un bon soldat, par son zèle,
Doit montrer son dévoûment.

(Casoar et Beaufumé sortent par le fond.)

SCÈNE VI

MADAME EDMOND, puis FLORESTAN.

MADAME EDMOND, sentencieusement.

Madame Edmond, mettez deux couverts, m'a dit M. Casoar... c'est qu'alors ils doivent être deux à déjeuner?... Qui ça peut-il être! (En ce moment on entend un fort coup de sonnette.) Ah! mon Dieu! que c'est donc bête de sonner comme ça. (Criant.) Entrez!... entrez!... puisqu'on vous dit d'entrer, tournez le bouton, s'il vous plaît; c'est écrit sur la porte.

FLORESTAN, entrant par le fond, avec sa malle, en casquette de voyage*.

M. Ernest Casoar,... c'est bien ici?

MADAME EDMOND.

M. Florestan!... pas possible!... c'est vous!...

FLORESTAN.

Oui, c'est moi! j'étais monté au-dessus... je ne me rappelais plus.

* Madame Edmond, Florestan.

MADAME EDMOND.

Je crois bien... y a trois ans qu'on ne vous a vu à Paris, ce qui n'empêche pas que je vous ai reconnu tout de suite.

FLORESTAN.

Et moi aussi, madame Edmond, quoique vous soyez changée, je ne vous le cache pas.

(Il lui donne sa malle.)

MADAME EDMOND.

Changée !

FLORESTAN.

Oui, vrai ! je vous trouve encore plus fraîche.

MADAME EDMOND, flattée.

Ah ! monsieur Florestan !...

FLORESTAN.

Avez-vous trois francs à me donner?... je n'ai pas de monnaie... c'est pour payer le cocher.

MADAME EDMOND, vivement.

Comment donc !

(Elle lui donne trois francs, puis va porter la malle dans la chambre de gauche et revient tout de suite.)

FLORESTAN.

Vous mettrez cela sur la note de mon parrain. (Appelant le cocher par la fenêtre et lui jetant l'argent.) Eh ! vous, là-bas.

LE COCHER, en dehors.

Merci, bourgeois.

FLORESTAN.

Bon soir, cocher. Ah çà, où est-il, ce cher parrain?

MADAME EDMOND.

Il vient de sortir, il n'y a qu'un instant.

FLORESTAN, contrarié.

Ah! sapristi!

MADAME EDMOND.

Ne craignez rien, il ne sera pas longtemps à revenir.

FLORESTAN.

Tant mieux !

MADAME EDMOND.

Je comprends ! vous voudriez l'embrasser, n'est-ce pas ?

ELORESTAN.

Oui, et déjeuner.

MADAME EDMOND.

Déjeuner ? ah ! que je suis bête !... ces deux couverts, cette bécasse... c'était vous...

FLORESTAN, blessé.

Madame Edmond !

MADAME EDMOND.

C'était vous qu'il attendait.

FLORESTAN.

Tiens, parbleu ! la lettre de papa lui disait l'heure de mon arrivée à Paris.

MADAME EDMOND.

Asseyez-vous donc... moi, je cours commander la bécasse.

FLORESTAN.

C'est cela... car je meurs de faim... voici douze heures que je n'ai rien mangé.

ENSEMBLE.

AIR : *Vive la pêche. (Fille de l'Air.)*

Ah ! quelle fête
Pour { moi / lui } s'apprête !
Car { je / il } il meurt d'inanition.
{ Je vais / Il veut } en face
Voir la bécasse,
Et parrain avec émotion.

La bécasse, casse, casse,
{ Que je vais / Qu'il voudrait } en face, face, face,
Contempler bientôt comme { mon / son } parrain,
Saura contenter { mon / son } cœur et { ma / sa } faim!

(Madame Edmond sort par le fond.)

SCÈNE VII

FLORESTAN, seul, examinant l'appartement.

Il n'est pas mal logé du tout, mon parrain!... (Se regardant dans la glace de la cheminée.) Ah! quelle poussière!... (Il ôte son paletot, prend une brosse sur le bureau, et le nettoie tout en parlant, puis il le dépose sur une chaise au fond.) Un joli cabinet de consultation!... je ne m'étonne pas si l'on dit qu'il a du talent!... Voilà ce qu'il me faudrait à moi pour me poser au palais... je gagnerais tout de suite vingt mille francs par an!... Eh! mais, mon parrain est vieux, il n'a pas d'enfant!... papa m'a dit : « peut-être il te cédera son cabinet d'affaires. » Ah! cher parrain!... j'aurais alors une calotte grecque comme ça, voyons. (Il prend une calotte grecque et la met sur sa tête.) Une robe de chambre comme ça. (Il prend la robe de chambre et la met.) Tiens, au fait, je serais plus à l'aise et alors je m'assoierais dans ce fauteuil... (Il s'assied devant le bureau.) Et j'aurais l'air d'avoir des pensées énormes devant les clients... et j'en aurais toute la journée une ribambelle de clients... (On sonne.) Tiens, on a sonné. C'est peut-être un client... Déjà?... non, ça doit être mon parrain.

(Madame Ducroisy paraît au fond.)

SCÈNE VIII

MADAME DUCROISY, FLORESTAN.

FLORESTAN, étonné.

Une dame'... (A part la regardant.) Oh ! quel chic !... qu'elle est jolie !

(Il se lève.)

MADAME DUCROISY, entrant après un silence.

Pardon, monsieur...

FLORESTAN, d'un ton gêné

Madame !... vous désirez ?...

MADAME DUCROISY, à part.

Il est plus jeune que je ne le croyais. (Haut.) Monsieur, veuillez excuser la visite d'une personne qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous.

FLORESTAN.

Dites, madame, que c'est moi qui ai le malheur de ne pas vous connaître...

MADAME DUCROISY, à part.

Pour expliquer ma présence ici, il me suffira d'invoquer le nom de M. Beaufumé... et une œuvre de bienfaisance.

FLORESTAN, lui indiquant un siége près du bureau.

Ah ! madame, je vous en prie...

(Il va fermer la porte du fond.)

MADAME DUCROISY, à part, s'asseyant *.

Eh ! mais il me paraît très-aimable.

(Florestan revient s'asseoir devant le bureau.)

FLORESTAN, avec chaleur **.

Une œuvre de bienfaisance ?... ah ! Madame, j'aurais dû

* Florestan, madame Ducroisy.

** Madame Ducroisy, Florestan.

m'en douter !... Heureux les pauvres, madame,... quand vous les visitez dans leur mansarde, — le royaume des cieux leur appartient.

MADAME DUCROISY.

Monsieur...

FLORESTAN.

Ah ! madame ! c'est à ce point qu'en vous voyant je désirerais être pauvre pour vous voir monter dans ma mansarde !

MADAME DUCROISY, souriant.

Je vois, monsieur, que je vais avoir à vous remercier pour mes indigents.

FLORESTAN, à part.

Quel sourire ! (Haut.) Eh bien, remerciez-moi toujours, si ça vous fait plaisir,

MADAME DUCROISY, à part.

C'est qu'il est charmant, en vérité ! (Haut.) Nous avons organisé une loterie, et plusieurs dames vont, ainsi que moi, offrir des billets aux âmes compatissantes à la misère ; j'ai déjà récolté quelques aumônes, et je viens auprès de vous, monsieur, espérant que vous voudrez bien grossir de votre offrande le sac de la quêteuse.

FLORESTAN, enthousiasmé, se levant.

Comment donc, madame ! comment donc ! (Il cherche dans ses poches. — A part.) Allons, bon !... je n'ai part d'argent !... je ne peux pourtant pas... (Il cherche et fouille dans les tiroirs du bureau.) Si mon parrain était ici, il ne refuserait pas...

MADAME DUCROISY, à part.

Eh bien !... je ne suis pas fâchée d'être venue à la place de M. Beaufumé... J'aurai pu juger par moi-même... et l'examen aura été tout à son avantage...

FLORESTAN, qui a cherché.

Oh !...

MADAME DUCROISY.

Quoi ?...

FLORESTAN.

Rien. (A part.) Des billets de banque !

(Il en prend un.)

MADAME DUCROISY, qui a tiré son carnet.

Pour combien de billets vous inscrirez-vous?

FLORESTAN.

Je m'inscris pour cent billets.

MADAME DUCROISY, écrivant.

Cent billets! à cinq francs, cela fait cinq cents francs.

(Elle se lève.)

FLORESTAN, à part.

Je veux représenter dignement mon parrain en son absence. (Haut.) Voici un billet de cinq cents.

MADAME DUCROISY.

Que de générosité!

FLORESTAN, lui donnant le billet.

C'est mille... c'est un million que je voudrais vous offrir, pour remettre une à une chaque petite pièce d'or dans le creux de votre jolie petite main blanche!...

MADAME DUCROISY.

Quels compliments!

FLORESTAN.

Des compliments? Oh! non, madame!

AIR : *de la chanson de la Marguerite.*

La parole manque à mon âme émue,
Votre esprit divin trouble mes esprits,
Et Pygmalion, devant sa statue,
Avait moins que moi les yeux éblouis.

MADAME DUCROISY.

Je ne suis pas en marbre... je suis femme...
Pardon, monsieur...

FLORESTAN.

Ce mot vient me ravir.
Car vous attendrir est mon rêve, madame;
Si vous étiez de marbre, il me faudrait mourir!

ENSEMBLE.

FLORESTAN.

Oui, vous attendrir... etc.

MADAME DUCROISY.

Puisque m'attendrir est le vœu de son âme,
Ne soyons pas de marbre, il lui faudrait mourir!

Enfin, votre bonne action vous portera bonheur.

FLORESTAN.

Le bonheur ! mais je le savoure en ce moment.

MADAME DUCROISY.

Je parle d'un bonheur plus positif... Vous êtes avocat, je vous promets de nouveaux clients. D'abord, j'ai mon oncle administrateur du Nord, et mon parrain sous-directeur au Midi...

FLORESTAN, à part.

Ils ne doivent pas souvent se rencontrer.

MADAME DUCROISY.

Puis, j'ai une cousine, madame de Grandville, qui a la manie de marier tous ses amis. Ca vous fera des séparations de corps pour l'avenir.

FLORESTAN.

Il y a donc des gens qui se séparent?

MADAME DUCROISY, souriant.

C'est un avocat qui me fait cette question?

FLORESTAN, galamment.

En vous regardant ce ne sont pas des idées de séparation qui me viennent... c'est... tout le contraire...

MADAME DUCROISY.

Pardonnez-moi, monsieur, je vous quite... je me dois à mes pauvres.

(Elle remonte.)

FLORESTAN.

Alors... la charité, s'il vous plaît, ma bonne dame?...

MADAME DUCROISY, donnant sa main à baiser.

C'est honteux de mendier à votre âge !... Tenez, n'y revenez plus.

ENSEMBLE REPRISE.

Air précédent.

FLORESTAN.

Oui; vous attendrir, etc.

MADAME DUCROISY.

Puisque m'attendrir, etc.

SCÈNE IX

FLORESTAN, puis CASOAR.

FLORESTAN, seul, envoyant des baisers au fond.

Tiens, ange! tiens, en voilà une avalanche de baisers! Tiens, en voilà de tendres! en voilà de furibonds! en voilà de toutes les couleurs (Il redescend.) Oh! ivresse!... j'arrive à peine à Paris, qu'une femme adorable, que je ne connais pas vient me trouver, et me propose de s'intéresser à moi près de ses oncles!... Oh! je la reverrai! cette femme!

(Il saute et vient tomber sur le canapé.)

CASOAR, entrant préoccupé par le fond*.

Course inutile!... étourdi que je suis!... j'avais oublié ces dix mille francs...

(Il se dirige vers le bureau.)

FLORESTAN, se levant.

Ah! mon parrain!

(Il veut l'embrasser, Casoar le maintient.)

CASOAR.

Quel est cet échappé de Charenton?... (Avec une joie feinte.) Comment! c'est toi!

* Florestan, Casoar.

FLORESTAN.

Vous n'avez donc pas lu la lettre de papa ?

CASOAR.

Non... je ne les lis jamais.

FLORESTAN.

Oui, papa m'a envoyé pour que vous me trouviez une position... Il m'a dit : va chez ton parrain, c'est lui que ça regarde.

CASOAR.

Moi ?... et tu loges ?

FLORESTAN.

Mais ici, mon parrain !

CASOAR, stupéfait.

Chez moi?... et dans ma robe de chambre?...

FLORESTAN.

Certainement ! vous êtes seul, je vous tiendrai société... Oh ! je sais tout ce que la reconnaissance m'ordonne de faire. Oui, à chacun son rôle... un parrain, ça doit nourrir son filleul, l'aimer, l'élever, l'entretenir et ça éternellement... Et un filleul, ça doit à son parrain une reconnaissance éternelle !

CASOAR.

Merci !... Et mon déjeuner avec Béatrix?... (Haut.) Certainement, tu as raison, mon ami, mais pour le moment, fais-moi le plaisir d'aller te promener... Va voir les nouveaux boulevards... Tu es fatigué, ça te délassera !

FLORESTAN, allant au fond.

Mais, mon parrain, je ne demande pas mieux que d'aller me promener...

(Il ôte la robe de chambre et remet son paletot.)

CASOAR, à part.

A la bonne heure.

FLORESTAN, redescendant.

Ah ?... après déjeuner...

CASOAR, gêné.

Ah ! après déjeuner?... c'est que je ne déjeune pas aujourd'hui... Tiens. (Lui donnant de l'argent.) Voilà vingt francs, va déjeuner chez Brébant.

(Il passe à gauche.)

FLORESTAN*.

Merci; mon parrain !... mais auparavant, il faut que je vous ouvre mon cœur...

CASOAR, à part.

Et Béatrix qui va venir ! (Tirant sa montre.) Combien de temps te faut-il pour ouvrir ton cœur ?

FLORESTAN.

Cinq minutes.

CASOAR.

Ouvre...

(Il s'assied sur le canapé.)

FLORESTAN.

Mon parrain, avez-vous jamais eu vingt-cinq ans ?

CASOAR.

Au moins une fois, tout me porte à le croire.

FLORESTAN.

Alors, vous me comprendrez, je suis amoureux !... à l'instant même, ici, je viens de voir un ange !

CASOAR.

Un ange ici ?... ça doit être madame Edmond.

FLORESTAN.

Ah! non ! non !... celle que j'aime, vous la connaissez... elle venait ici vous proposer des billets d'une loterie de bienfaisance !

CASOAR, à part, étonné, se levant.

Madame Beaufumé... (Haut.) Et c'est cette dame que...

FLORESTAN.

Que j'aime !... et je viens vous demander de servir mon amour...

CASOAR, stupéfait.

Comment !... C'est à moi que tu viens ?... (A part.) C'est un peu fort !

FLORESTAN.

Pourquoi pas !

* Casoar, Florestan,

CASOAR, de plus en plus étonné.

Tu ne sais donc pas que c'est...

FLORESTAN.

Oh! ne craignez rien, mon parrain!... j'ai les intentions les plus pures à son endroit...

CASOAR.

Bah!...

FLORESTAN.

Certainement, je veux l'épouser !

CASOAR, stupéfait et riant.

L'épouser?

FLORESTAN.

Pourquoi pas?...

SCÈNE X

LES MÊMES, BEAUFUMÉ.

BEAUFUMÉ, entrant gaîment par le fond *.

C'est encore moi, mon cher!

CASOAR, bas à Florestan.

Mais voici son mari!...

FLORESTAN, anéanti, à part.

Son mari!... je m'écroule!

(Il tombe sur le fauteuil du bureau.)

BEAUFUMÉ, à Casoar.

Ma femme est enchantée de toi!... et... (Apercevant Florestan.) Mais, pardon, je n'avais pas vu...

CASOAR.

Mon filleul Florestan... que je te présente. (A Florestan avec intention.) Mon ami Beaufumé.

(Beaufumé salue.)

* Beaufumé, Casoar, Florestan.

FLORESTAN, abasourdi.

Que voulez-vous que j'y fasse?

BEAUFUMÉ.

Ce jeune homme n'a pas l'air bien portant...

FLORESTAN, balbutiant.

C'est vrai, je suis malade, une indigestion... quand on n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures... vous comprenez...

BEAUFUMÉ, à Casoar.

Il a un air étrange, ton filleul.

CASOAR.

Dame! que veux-tu? ces provinciaux... (A part.) Pauvre Beaufumé!... et ça vous conseille de vous marier!... (Haut.) Mais quel motif te ramène?

BEAUFUMÉ.

Tu me le demandes?... En sortant du poste, je suis retourné chez moi, et j'y ai retrouvé ma femme et madame Ducroisy... Comment la trouves-tu?...

CASOAR.

Qui ça?

BEAUFUMÉ.

Madame Ducroisy, parbleu!

CASOAR.

Est-ce que je l'ai vue, ta madame Ducroisy?

BEAUFUMÉ.

Ah! ça, qu'est-ce que tu me racontes?... puisque je viens à l'instant de causer avec elle!... Ma femme ne devait-elle pas venir chez toi?... n'a-t-elle pas eu l'idée d'envoyer à sa place madame Ducroisy, pour cette loterie de bienfaisance?

CASOAR.

Quoi?... madame Ducroisy?... c'est elle qui... et ça n'est pas ta femme que...

FLORESTAN, bondissant et courant à Beaufumé *.

Comment, ça n'est pas votre femme que... et c'est une autre qui...

* Beaufumé, Florestan, Casoar.

BEAUFUMÉ.

Qu'est-ce qui lui prend maintenant, à celui-là?

FLORESTAN, avec éclat.

C'est que je l'aime, monsieur, cette femme qui... c'est que je l'adore, cette femme que...

BEAUFUMÉ, allant à Casoar *.

Madame Ducroisy? Mais ça n'est donc pas toi qu'elle a vu?...

CASOAR, allant à Florestan **.

Eh? non... c'est Florestan!... mon filleul!

(Il le fait passer près de Beaufumé.)

BEAUFUMÉ ***.

Pas possible!

CASOAR.

Certainement!

(Tous ces mouvementts s'exécutent très-rapidement.)

FLORESTAN, à Beaufumé, cherchant à l'embrasser.

Laissez-moi vous embrasser!... je vous en prie!

BEAUFUMÉ, le repoussant.

Tout à l'heure! (A Casoar.) Et elle qui ne tarissait pas d'éloges sur ton compte : il est si gracieux, si aimable, si généreux!... Il a voulu, à toute force, cent billets de notre loterie.

CASOAR, stupéfait, allant à Beaufumé ****.

Cent billets!... cinq cents francs!... Florestan!... C'est impossible?... Où les a-t-il pris?... Il ne les a jamais eus!

BEAUFUMÉ.

Il ne les a jamais eus, soit; mais il les a donnés!... J'ai vu moi-même le billet.

* Florestan, Beaufumé, Casoar.
** Florestan, Casoar, Beaufumé.
*** Casoar, Florestan, Beaufumé.
**** Florestan, Casoar, Beaufumé.

CASOAR, courant à son bureau et ouvrant le tiroir *.

Un billet de cinq!... Oh! quel pressentiment!... (Prenant les billets et les comptant.) Juste!

BEAUFUMÉ.

Quoi?...

CASOAR, criant.

Il en manque un!

FLORESTAN.

Elle est si jolie, mon parrain!... Vous en auriez donné deux à ma place.

CASOAR, furieux, retournant à Florestan **.

Je n'aurais rien donné du tout.

BEAUFUMÉ.

Ne vas-tu pas faire un esclandre pour cela? ce qui est fait, est fait!... Je me charge d'expliquer l'erreur à madame Ducroisy; elle te saura gré de cette générosité... et tu n'auras pas dépensé tes cinq cents francs en pure perte!

CASOAR, avec rage.

Va-t-en au diable, avec ta madame Ducroisy!... ne m'en parle plus de ta madame Ducroisy!... J'avais juste cette somme... et maintenant il faut que je coure chez mon notaire! comme c'est amusant!

BEAUFUMÉ.

Voyons, sois donc raisonnable!

CASOAR, écumant.

Laisse-moi tranquille!... C'est toi qui es cause de tout cela... avec ton mariage!... avec ta loterie!... avec ton invention de m'envoyer ici des veuves à marier!

** Florestan, Beaufumé, Casoar.

* Florestau, Casoar, Beaufumé.

SCÈNE XI

FLORESTAN, CASOAR, BEAUFUMÉ, MADAME EDMOND.

MADAME EDMOND, *entrant avec une manne, qu'elle pose à terre au fond.*

Midi précis!... Voici le déjeuner.

CASOAR.

Je ne déjeune plus!

BEAUFUMÉ.

Il ne déjeune plus?

FLORESTAN.

Je déjeunerai!

BEAUFUMÉ, *à Casoar.*

Je ne te quitte pas!

CASOAR.

AIR : *Assez dormir, ma belle.*

Beaufumé, je t'ordonne
De lâcher ma personne!
Après un pareil tour,
Grâce de tes services
Et de tes bons offices,
A dater de ce jour!

BEAUFUMR.

Si tu voulais, en somme,
Un instant, mon bonhomme,
M'écouter quelque peu!

CASOAR.

Je ne veux rien attendre!
Je ne veux rien entendre,
Rien écouter, morbleu!

REPRISE ENSEMBLE.

CASOAR.

Beaufumé, je t'ordonne, etc.

BEAUFUMÉ.

Ma foi, quoiqu'il m'ordonne
De lâcher sa personne,
Après un pareil tour,
Je veux de mes services
Et de mes bons offices
L'accabler en ce jour!

FLORESTAN et MADAME EDMOND.

Ici quoiqu'il ordonne
De lâcher sa personne,
Après un pareil tour,
Il faut de vos services
Et de vos bons offices
L'accabler en ce jour!

(Pendant ce morceau et le dialogue qui suit madame Edmond met le couvert et le déjeuner sur le guéridon, qu'elle apporte au milieu. — Après l'ensemble, Casoar et Beaufumé sortent par le fond.)

SCÈNE XII

FLORESTAN, MADAME EDMOMD, puis BÉATRIX.

FLORESTAN, marchant à grands pas.

C'est horrible!... quand mon parrain l'aura vue, cette femme adorable, il ne demandera pas mieux que de l'épouser... et il l'épousera!... il trouvera dans n'importe quel arrondissement de Paris un monsieur avec une écharpe qui consacrera cette union monstrueuse... et ne lui dira pas: tu es moins joli que ton filleul, parrain Casoar!... va faire ta partie de dominos à quatre, au café!... mais laisse les enfants à leur mère, et cette veuve à Florestan!

(Il s'assied près du bureau.)

MADAME EDMOND*.

Voilà le couvert mis!... vous pouvez vous mettre à table...

FLORESTAN, s'enfonçant dans son fauteuil, tristement.

Ah! je n'ai plus faim!... j'ai envie de pleurer à grosses gouttes.

MADAME EDMOND.

Qu'est-ce que vous avez, monsieur Florestan?

FLORESTAN.

Ah! demandez-moi plutôt ce que je n'ai pas... (On sonne très-fort). On sonne! c'est lui!...

(Madame Edmond va ouvrir.)

BÉATRIX, entrant par le fond**.

Eh! dépêchez-vous donc, portière, j'ai l'estomac dans les talons.

FLORESTAN.

Encore une dame!... (Bas à madame Edmond) quelle est cette petite dame?

MADAME EDMOND, hésitant.

Une ancienne cliente.

(Elle va à Béatrix.)

BÉATRIX, bas à madame Edmond.

Quel est ce petit jeune homme?

MADAME EDMOND.

Le filleul de monsieur Casoar.

(Elle sort par le fond et emporte la manne.)

BÉATRIX, saluant Florestan avec cérémonie ***.

Ah! monsieur est le filleul?... enchantée, monsieur, de aire votre connaissance... (Changeant de ton et familièrement.) Mais dites donc, puisque vous êtes son filleul, il n'y a pas à nous gêner entre nous, n'est ce pas? Je meurs de faim!... Si nous nous mettions à table?... Hein? qu'en pensez-vous?

Madame Edmond, Florestan.

** Béatrix, madame Edmond, Florestan.

*** Béatrix, Florestan.

FLORESTAN, à part.

Voilà une drôle de cliente tout de même.

BÉATRIX, gaiement et se mettant à table.

Tant pis pour papa Casoar!... il aura les restes!... Allons, asseyez-vous là et entamons ce volatile... qui nous tend... les ailes.

FLORESTAN, tristement.

Oh! impossible, madame, impossible!

(Il s'assied en face d'elle.)

BÉATRIX.

Comment?...

FLORESTAN, se frappant le cœur.

Hélas! oui... j'ai mal là... j'ai le cœur gros comme... je ne trouve pas d'expression assez forte!

BÉATRIX.

Ravissant jeune homme, vous avez quelque chose; vous poussez des soupirs navrants... navrez-moi... (Se reprenant.) Narrez-moi vos petits chagrins... je pourrai peut-être vous être utile... n'ayez pas peur de moi... je suis bon garçon, allez.

FLORESTAN, avec décision.

Eh bien oui, je vous le dirai!... mon parrain, l'infâme Casoar... c'est un faux parrain, c'est un... je ne trouve pas d'expression assez forte!

BÉATRIX, voulant le calmer et lui versant à boire.

Voyons, trempez ce biscuit dans ce vin de Sauterne... ça vous fera du bien.

FLORESTAN.

Vous le voulez?... (Après avoir bu.) Eh bien, mon parrain, madame...

BÉATRIX.

L'infâme Casoar!... c'est convenu!... Vous ne trouvez pas d'expression assez forte... Passez...

FLORESTAN.

Je chercherai plus tard!... Eh bien!... il est mon rival.

BÉATRIX, étonnée.

Votre rival?... auprès de qui?

FLORESTAN.

Auprès d'un ange !

BÉATRIX.

Une femme?

FLORESTAN.

Charmante, belle, bonne, adorable!... Oh ! madame! madame! je suis bien malheureux!.. (Voulant embrasser Béatrix. Laissez-moi pleurer dans votre sein.

BÉATRIX, inquiète et le repoussant.

Ah ça, que dit-il?.. Est-ce que par hasard?... Voyons, racontez-moi, jeune homme... je prends part à votre douleur...

FLORESTAN.

Ah!.. merci ! (Il l'embrasse en pleurant.) Merci !.. (Il recommence.) Versez-moi un verre de Sauterne... Versez-moi un biscuit...

BÉATRIX, le servant.

Oui... mais parlez vite...

FLORESTAN.

Eh bien!.. Oui, madame, je le tiens à l'instant même de l'ami de mon parrain, de M. Beaufumé... Ce cancre de Casoar doit épouser madame Ducroisy.

BÉATRIX, se levant.

L'épouser!.. Il me lâche!.. Le lâche!..

FLORESTAN, se levant aussi.

N'est-ce pas?

BÉATRIX.

Le traître !..

FLORESTAN.

N'est-ce pas ?...

BÉATRIX, passant à droite.

Oh! je me vengerai !

FLORESTAN *.

C'est cela, vengeons-nous!...Vengeons-nous !.. Vengeons-nous ensemble, si vous le voulez-bien !

* Florestan, Béatrix.

BÉATRIX.

C'est impossible !.. Ce mariage n'aura pas lieu !

FLORESTAN, frappant du poing sur la table et cassant une assiette.

Oui, c'est impossible ! Ce mariage n'aura pas lieu !.. (Changeant de ton.) Tiens ! j'ai cassé une assiette.

BÉATRIX, toujours irritée.

C'est bien fait !.. Autant de moins pour monter son ménage !

(Elle casse une assiette à son tour.)

FLORESTAN.

Vous avez raison ! (Il prend une chaise, la casse et la jette au feu.) Et v'lan ! et v'lan !... Ah ! je comprends Attila !.. J'apprécie les Vandales !...

ENSEMBLE.

AIR : *Ohé ! les p'tits agneaux !*

Cassons tout, brisons tout !
Mettons tout en miettes !
Cassons tout, brisons tout !
Sacageons partout !
De ce vilain sapajou
Cassons les assiettes !
Qu'il ne reste rien debout
Chez ce sapajou !

(Pendant cet ensemble, ils mettent tout à sac dans la chambre.)

MADAME EDMOND, accourant par le fond *.

Ciel ! qu'est-ce que je vois !..

FLORESTAN, au comble de l'exaltation, la repoussant.

Arrière !

* Florestan, madame Edmond, Béatrix.

MADAME EDMOND, *épouvantée.*

C'est la fin du monde ! à la garde ! à la garde !

(*Elle se sauve par le fond, en bousculant Casoar qui entre avec un énorme bouquet et s'arrête ahuri.*)

SCÈNE XIII

FLORESTAN, CASOAR, BÉATRIX.

CASOAR, *allant à Florestan.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FLORESTAN.

Sauvez-vous, barbare !

(*Casoar va à Béatrix.*)

BÉATRIX, *lui jetant sa serviette au nez.*

Ne m'approchez pas, parjure !

CASOAR, *anéanti, à Florestan.*

Toi, ici ?... encore toi !... J'en étais sûr ! et notre déjeuner ?

BÉATRIX.

Votre déjeuner ?... Voilà le cas que j'en fais !

(*Elle jette le déjeûner par la fenêtre.*)

FLORESTAN.

Voilà le cas que nous en faisons.

CASOAR.

Moi qui rapportais un magnifique bouquet ! un bouquet que les maçons de ma maison m'ont donné, et qui m'a bien coûté cent francs !

BÉATRIX, *le lui arrachant des mains et le jetant par la fenêtre.*

Voilà le cas que j'en fais de votre bouquet de maçon.

CASOAR, *exaspéré.*

Ah ça ! c'est l'enfer qui s'en mêle !... (*A Florestan.*) Et toi aussi, misérable... toi, qui m'as coûté à ta naissance cinquante

francs de dragées et cent sous de suisse, et tu oses... Va-t'en, parricide, va-t'en!... (A Béatrix, qui est sur le fauteuil du bureau et qui feint une attaque de nerfs.) Je suis à vous tout à l'heure. (A Florestan.) Tiens, voilà cent francs, reprends bien vite le chemin de fer.

BÉATRIX, se levant tragiquement et passant au milieu *.

Du tout, du tout, il nous faut une explication!

AIR : *On y va.*

Les jeun's gens sont d' bons apôtres,
Qui vous lâchent à qui mieux mieux!
Vous n' valez pas plus qu' les autres,
Et pourtant vous êtes plus vieux!
Sacrifiez donc votre jeunesse
A des pélicans comme ça,
Pour qu'un jour, sans délicatesse
Et sans façon, ils vous plant'nt là!
Pour un' femm' seule,
J' suis pas bégueule,
Mais j'en ai jusque-là!
On s'en va! (*bis.*)

(Elle remonte.)

CASOAR, la suivant **.

N' t'en vas pas!...

(Parlé.)

Chère amie, ne t'en va pas!

BÉATRIX, le faisant retourner.

Alors, regardez-moi en face.

FLORESTAN, se retournant.

Oui, regardez-nous en face.

BÉATRIX.

On dit qu'il y a beaucoup de jeunes femmes à marier cette année.

* Florestan, Béatrix, Casoar.
** Florestan, Casoar, Béatrix.

CASOAR.

Béatrix, je te jure...

BÉATRIX, d'un ton bref.

Assez !... d'où venez-vous?

CASOAR.

De chez mon notaire... ma parole d'honneur! et puis, j'ai été retardé par mes maçons qui viennent de terminer mon chalet et m'ont complimenté avec ce bouquet que tu as envoyé promener sur le macadam.

BÉATRIX.

Passons... (Avec intention) Et madame Ducroisy, hein?

FLORESTAN.

Ah! oui! et madame Ducroisy, hein?

CASOAR, à Florestan.

Toi, tu m'ennuies!... (à Béatrix.) Hein?... Madame Ducroisy?... je te jure sur tout ce que j'ai de plus cher, sur toi, par exemple, que je ne la connais pas, que je ne l'ai jamais vue!... jamais, au grand jamais!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADAME EDMOND, puis MADAME DUCROISY.

MADAME EDMOND, entrant par le fond *.

Madame Ducroisy désire parler à M. Casoar.

(Elle range le guéridon, ramasse les débris et sort par le fond.

BÉATRIX, à Casoar.

Madame Ducroisy!... vous me trompiez, vous le voyez!... vous êtes démasqué... Oh! prenez garde, prenez garde! Casoar!

CASOAR.

Mais quand je t'assure... je ne sais pas seulement... peut-être une affaire secrète... un procès... c'est une cliente...

* Florestan, Casoar, Béatrix, madame Edmond.

BÉATRIX, l'interrompant et montrant la gauche.

Soit! écoutez! j'entre dans cette chambre.

(Elle passe à gauche.)

FLORESTAN *.

Moi, je reste ici.

BÉATRIX.

Moi, je serai à la porte, j'entendrai tout, je verrai tout!

FLORESTAN.

C'est ça!

CASOAR, à Béatrix.

Mais, puisque je te dis encore une fois.

BÉATRIX.

Assez!... je suis là, je vous surveille... je vous épie... au premier, au premier mot, au premier geste, je casse n'importe quoi!... au second mot de travers, je fais un esclandre!

CASOAR.

Un esclandre! compromettre ma réputation dans le quartier.

BÉATRIX.

Plus un mot! et recevez votre cliente madame Ducroisy?

(Elle entre à gauche.)

FLORESTAN *.

Oui, recevez-la!

CASOAR.

Toi! je t'ai chassé!

FLORESTAN.

Je ne m'en irai que par la force des bayonnettes!

(Il se dirige vers le fond et disparaît un moment.)

CASOAR, se révoltant.

Ah! ça, mais je suis libre! je suis indépendant, il me semble!.. Beaufumé aurait-il raison? Et...

* Béatrix, Casoar, Florestan.

** Casoar, Florestan.

FLORESTAN, au fond.

Veuillez entrer, madame !...

(Madame Ducroisy entre par le fond.)

MADAME DUCROISY, à Florestan avec intention *.

Pardon, monsieur, ce n'est pas à M. Florestan cette fois... c'est à M. Casoar que je désirerais parler...

CASOAR.

C'est moi, madame... (A part.) Elle est charmante! Beaufumé ne m'avait pas trompé !.. (D'un ton galant.) Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

(Il lui montre le canapé)

FLORESTAN, conduisant madame Ducroisy et la faisant asseoir.

Oui, madame, veuillez vous donner la peine...

CASOAR, bas à Florestan **.

De quoi te mêles-tu ?

FLORESTAN, bas à Casoar.

Un mot de plus et j'appelle !

MADAME DUCROISY, d'un ton aimable.

Monsieur, je viens d'être prévenue par notre ami, M. Beaufumé, de l'erreur de ce matin.

(Casoar va s'asseoir sur le canapé à côté de madame Ducroisy, mais Florestan, qui l'a devancé, a pris la place, et c'est presque sur ses genoux que Casoar s'assied; alors, tout en déguisant sa mauvaise humeur, il se met sur une chaise à l'autre coin de la cheminée.)

CASOAR, à madame Ducroisy.

Oui, je sais, madame... mon filleul a eu l'honneur de vous recevoir, en mon lieu et place.

MADAME DUCROISY.

Et monsieur, entraîné sans doute par une charité excessive, m'a remis la somme de cinq cents francs pour les pauvres. Je l'avais acceptée, mais, ayant appris que c'était sans votre assentiment, je viens vous les remettre.

* Casoar, madame Ducroisy, Florestan.

** Casoar, Florestan, madame Ducroisy.

FLORESTAN, arrêtant la main de Casoar qui s'avançait pour reprendre le billet.

Jamais, madame!

CASOAR, plus fort.

Oh! jamais, madame!.. Florestan a deviné mon intention, et je suis trop heureux que... vous ayez eu ce motif, pour honorer ma demeure de votre gracieuse présence...

(A ce moment on entend du bruit dans la chambre. — Casoar s'arrête subitement.)

MADAME DUCROISY, étonnée.

Hein! quel est ce bruit?

(Florestan se lève, en riant sous cape, et passe à droite.)

CASOAR *.

Du bruit?.. C'est le vent! (A part.) Si je continue, elle va casser toutes mes porcelaines!

MADAME DUCROISY.

Alors, j'accepte avec plaisir, et maintenant que me voilà fixée à Paris, j'espère que vous voudrez bien venir quelquefois à mes soirées... tous deux...

CASOAR, vivement.

Moi, madame, je... (A ce moment, on entend casser quelque chose dans la chambre. — Casoar s'arrête subitement. — A part.) Bon! ma potiche! (A madame Ducroisy.) Ne faites pas attention, c'est ma femme de ménage... Elle a la main malheureuse. — Vous me faisiez l'honneur de m'inviter à vos soirées?...

MADAME DUCROISY.

Je demeure, il est vrai, un peu loin... Faubourg Saint-Germain, rue Vanneau.

CASOAR.

Pardonnez-moi, je ne sors généralement pas le soir... (Regardant la chambre et criant.) Je ne sors jamais le soir.

FLORESTAN, vivement.

Oui, mon parrain ne sort jamais le soir... mais moi... le vent, la grêle, les tuiles, je braverai tout sans crainte et sans

* Casoar, madame Ducroisy, Florestan.

parapluie !.. Pour vous voir, madame, je braverais... je ne trouve pas d'expression assez forte !

MADAME DUCROISY, avec intention.

Je n'en doute pas, M. Florestan, M. Beaufumé m'a parlé tout à l'heure...

CASOAR, vexé.

Cependant...

FLORESTAN, avec amour.

M. Beaufumé vous a parlé?... il a dû vous dire que je n'étais pas comme mon parrain, que j'avais horreur du célibat, moi!

MADAME DUCROISY.

Ah! M. Casoar aime le célibat?

CASOAR, vivement.

Moi, madame! oh! pour cela... (A part.) Ma position est atroce. (Haut et gêné.) Il est vrai que jusqu'à présent...

FLORESTAN.

Chacun a ses aspirations; il y a des espèces qui cherchent la solitude... les ours, par exemple...

CASOAR, à part.

Le cannibale! il me scalpe tout vivant!

FLORESTAN.

La joie d'un parrain n'est-elle pas d'être témoin du bonheur de son filleul et de sourire aux élans de deux âmes jeunes et ardentes?

CASOAR, niant.

Moi?... Je n'ai jamais eu de vœu plus cher!...

MADAME DUCROISY, piquée et se levant.

Au fait!... le célibat a peut-être ses charmes!... enfin, je suis fâchée que vous me refusiez le plaisir de venir chez moi... mon oncle Bouchard.

CASOAR, qui s'est levé aussi.

Oh! je connais... administrateur au chemin de fer...

MADAME DUCROISY.

Avait le plus grand désir de faire votre connaissance, et espérait que ce soir vous lui feriez l'honneur...

CASOAR, hésitant.

Ce soir!...

BÉATRIX, passant la tête à la porte de gauche, bas et vite.

Gare à vous!

(Elle disparaît.)

CASOAR, vivement.

Impossible, madame, j'attends mon médecin... pour un lombago... Il doit m'appliquer des ventouses... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis!

MADAME DUCROISY, piquée.

Je me retire, monsieur... (Gracieusemsnt à Florestan.) Voudrez-vous, monsieur, remplacer votre parrain?

FLORESTAN, avec joie.

Ah! madame!

MADAME DUCROISY, saluant Casoar.

Monsieur!...

CASOAR, saluant.

Madame!...

FLORESTAN.

Ah! laissez-moi vous accompagner jusqu'à votre voiture.

(Florestan sort part le fond, donnant le bras à madame Ducroisy. — Musique à l'orchestre.

SCÈNE XV

CASOAR, BÉATRIX, puis FLORESTAN.

CASOAR, seul, avec désespoir.

Mais c'est qu'elle est charmante!... c'est que je suis un crétin!

BÉATRIX, sortant du cabinet à gauche et sautant au cou de Casoar *.

Ah! Casoar! vous êtes un chérubin!

Béatrix, Casoar.

CASOAR, avec un rire forcé.

Voilà comme je suis, moi !

BÉATRIX, câline.

Nous aimons donc bien notre petit bébé rose ?

CASOAR, même jeu.

A mort?

BÉATRIX.

Vous ne voulez plus vous marier?

CASOAR, nerveux.

Jamais ! jamais !

FLORESTAN, revenant par le fond et sautant au cou de Casoar *.

Ah! mon parrain ! je suffoque ! j'étouffe !... elle m'a donné rendez-vous à l'instant, chez son oncle, M. Bouchard... j'ai osé lui parler de ma flamme !... elle ne m'a pas repoussé !... seulement, M. Bouchard veut un homme solidement établi.

BÉATRIX.

Oh ! une idée !... Eh bien, Casoar quittera les affaires

CASOAR, stupéfait.

Moi ?...

BÉATRIX.

Oui... il a besoin de repos... il va louer une maison de campagne !

CASOAR, nerveux.

Parbleu ! Deux maisons de campagne !

BÉATRIX.

Pour y passer l'été.

CASOAR, même jeu.

Oui, et l'automne, et l'hiver par dessus le marché!

BÉATRIX.

N'est-ce pas?... et il cèdera son étude à son filleul bien-aimé

CASOAR.

Parbleu ! Va ! va toujours !

* Béatrix, Casoar, Florestan.

FLORESTAN, joyeux.

Avec le bail... le mobilier... la clientèle!

CASOAR.

Tout ce que tu voudras!

FLORESTAN.

Oh! joie! oh! ivresse! je cours chez M. Bouchard...

CASOAR.

Cours chez M. Bouchard!

FLORESTAN, prenant le chapeau de Casoar sur le bureau.

Ah! parrain; merci, merci!

CASOAR, s'apercevant que Florestan a pris son chapeau.

Mais c'est mon chapeau que tu prends?

FLORESTAN.

Oui, le mien est une casquette.

CASOAR, écumant de rage, à part.

Ah! ah! il me rendra enragé! (Haut.) Veux-tu mon habit?... veux-tu mes bottes?... veux-tu ma tête?

FLORESTAN, se bichonnant.

Merci, je préfère la mienne.

BÉATRIX.

Et moi, mon petit Casoar, je sais comment agir pour reconnaître votre générosité!... Vous allez voir quel sacrifice je vais faire pour votre bonheur!... vous allez voir, je ne vous dis que ça! je ne vous dis que ça!

AIR : *Entre Paris et Lyon.*

Je reviens à l'instant.

FLORESTAN et BÉATRIX.

Dzing ba ba boum! ba ba boum! boum boum!

BÉATRIX.

Je reviens à l'instant
Terminer la bécasse!

FLORESTAN, à Casoar.

Venez que j' vous embrasse;
Contentez-moi de grâce!

CASOAR, le repoussant.

Oh! pour ça, non!... il me mordrait!...

REPRISE.

BÉATRIX et FLORESTAN.

Je reviens à l'instant, etc.

(Béatrix et Florestan sortent par le fond.)

SCÈNE XVI

CASOAR, seul, allant tomber sur le canapé.

Ouf!... Enfin, je vous le demande, qu'ai-je fait au ciel, bon Dieu? Qu'ai-je fait au ciel?... Et voilà les délices du métier de parrain et du métier de chien vert d'un bébé rose!... Oh! je les comprends à présent, ces atroces contributions indirectes!... (Se levant avec force.) Ah! mais non! mais non!... ça ne se passera pas comme ça!... Jamais! jamais! c'est fini!... Je les consigne à ma porte!... Je veux payer mes contributions directes!... Je veux être époux! je veux être père! Avoir douze enfants comme Jacob! J'adore madame Ducroisy... il me la faut tout de suite, tout de suite!... (Il va pour sortir par le fond.) On vient... c'est Beaufumé... avec elle!... Pourquoi?... Je ne le sais pas... mais tant pis! Je vais faire ma déclaration!

(Entrent successivement par le fond Beaufumé, madame Ducroisy et Florestan.)

SCÈNE XVII

CASOAR, puis BEAUFUMÉ, puis MADAME DUCROISY, puis FLORESTAN.

BEAUFUMÉ*.

C'est encore moi, cher ami!

CASOAR.

Merci!

MADAME DUCROISY**.

C'est encore moi, monsieur!

CASOAR.

Ah! madame!...

FLORESTAN***.

C'est encore moi, mon parrain!

CASOAR.

Encore toi!... Eh bien, nous allons rire!

FLORESTAN.

Je ne demande pas mieux. C'est votre ami qui m'a dit qu'il plaiderait ma cause auprès de madame et auprès de vous.

BEAUFUMÉ.

Et je l'ai déjà gagnée auprès de madame.

CASOAR, stupéfait.

Hein?... comment?...

MADAME DUCROISY.

Oui, je viens vous remercier de votre générosité envers votre filleul.

CASOAR.

Ma générosité, madame?... Permettez...

* Casoar, Beaufumé.

** Casoar, madame Ducroisy, Beaufumé.

*** Florestan, Casoar, madame Ducroisy, Beaufumé.

MADAME DUCROISY.

Vous êtes un véritable père pour lui.

CASOAR.

Parrain, madame... c'est assez!... c'est trop!

MADAME DUCROISY.

Vous vous êtes sacrifié!

CASOAR.

Moi, je me suis sacrifié?

BEAUFUMÉ.

Oui!... c'est beau! c'est bien! c'est noble ce que tu as fait là!

CASOAR.

Qu'est-ce que j'ai fait?

BEAUFUMÉ.

Tu as compris qu'à ton âge...

FLORESTAN.

Avec votre toupet... vous n'auriez pas celui d'épouser madame!...

BEAUFUMÉ.

Et tu as doté ton filleul!... c'est moi qui l'ai ramené.

CASOAR, avec désespoir.

Malheureux! Eh bien, tu as fait là un joli coup!... (à madame Ducroisy.) Madame, madame, écoutez-moi!... Florestan est trop jeune: moi, je suis un homme mûr... j'offre des garanties... Je suis un homme rangé.

FLORESTAN, à part.

Oui, rangé... parmi les vétérans.

CASOAR, à madame Ducroisy.

Je n'ai plus de ces folles passions, qui jettent la ruine et la désunion dans les ménages!

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, BÉATRIX.

BÉATRIX, entrant vivement par le fond et allant à Casoar*.

C'est moi, Ernest!... Je n'ai pas été longue.

CASOAR, épouvanté, à part.

Béatrix!... c'est le diable!

MADAME DUCROISY, étonnée.

Quelle est cette dame?

CASOAR, balbutiant.

Ma... ma... ma blanchisseuse.

BÉATRIX, vexée.

Comment, votre blanchisseuse?...

CASOAR, vivement.

De fin!...

MADAME DUCROISY.

Que veut dire?...

CASOAR, bas à Béatrix.

Béatrix, je t'en prie...

BÉATRIX.

Eh bien, quoi!... De quoi me priez-vous?... De cacher au monde votre conduite généreuse. Oui, messieurs... (Allant à madame Ducroisy**.) Oui, madame... monsieur Casoar s'est conduit envers moi avec tant de grandeur d'âme, que, de mon côté, j'ai voulu me sacrifier pour lui, lui dévouer ma vie... (à Casoar.) Et c'est fait, mon gros chéri... j'ai renoncé à l'art dramatique, pour rester toujours auprès de vous.

CASOAR, à part.

Patatras!

* Florestan, Béatrix, Casoar, madame Ducroisy, Beaufumé.

** Florestan, Casoar, Béatrix, madame Ducroisy, Beaufumé.

BÉATRIX.

J'ai rompu avec Bataclan!... L'affaire et bataclée... (Se reprenant.) Bâclée... Vous n'avez que deux mille francs de dédit à payer!

CASOAR, furieux.

Jamais! jamais!

MADAME DUCROISY, passant près de Florestan*.

Ah! je comprends tout! Voici les garanties que monsieur Casoar avait à offrir!

FLORESTAN, avec amour.

Ce n'est pas comme moi, madame... Ah! je vous aimerai toujours... comme: je ne trouve pas d'expression assez forte!

CASOAR, exaspéré.

Ah! c'est comme ça!... je vais m'expatrier... aller dans une île déserte!

(Il remonte.)

BÉATRIX, le suivant.

Je serai votre Vendredi?

BEAUFUMÉ, à Casoar.

Arrête, malheureux!... je n'y avais pas pensé...

CASOAR, s'arrêtant.

Quoi encore?...

BEAUFUMÉ.

Ta tête est mise à prix!

TOUS.

Comment ça?

BEAUFUMÉ.

Ton remplaçant au poste de la garde nationale a déserté!

CASOAR.

Mon portier?

BEAUFUMÉ.

La ronde-major a passé et tu es inscrit pour le prochain conseil de discipline.

CASOAR, atterré.

La prison! c'est le coup du lapin! Et ça m'aura coûté cent sous!... (Avec détermination.) Oh! en voilà assez! ce sera

* Florestan, madame Ducroisy, Béatrix.